

La Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur
Origine et développement

Mgr Joseph Laurent Philippe (1877-1956)

Deuxième supérieur général des Prêtres du Sacré-Cœur (1926-1935)

Quatrième évêque de Luxembourg (1935-1956)

La Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur Son origine et son développement

A l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance

(31 juillet 1877 – 31 juillet 1952)

*Texte réédité et traduit de l'allemand en français
par Jean Dubray, Jean-Jacques Flammang et Tom Krantz.*

Préface du Père Joseph Famerée scj, supérieur provincial

Editions SCJ Clairefontaine

Heimat und Mission

Couverture :
Le Père Dehon et ses premiers missionnaires.
Conception artistique © Tom Krantz

© Éditions SCJ Clairefontaine, 2026
Heimat und Mission L-8401 Steinfort
www.scj.lu
Impression BOD – Books on Demand
ISBN 978-99987-853-9-7

Dépôt légal mars 2026

Préface

Lorsqu'en 1952, la revue dehonienne luxembourgeoise *Heimat und Mission* commence à publier, chapitre par chapitre, le texte allemand dont on pourra lire ici l'intégralité en traduction française, son auteur, Mgr Joseph Laurent Philippe, a 75 ans et est le quatrième évêque de Luxembourg depuis 17 ans. Avant cela, il a succédé au Père Jean-Léon Dehon, fondateur de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, comme deuxième supérieur général de 1926 à 1935.

Le P. Philippe, né en 1877, l'année même de la fondation de cette congrégation, connaît celle-ci de longue date, et en particulier le P. Dehon, dont il sera très proche comme assistant général. C'est ainsi qu'à l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation, Mgr Philippe fut invité à faire bénéficier les lecteurs de *Heimat und Mission* de ses nombreux souvenirs personnels et anecdotes sur l'origine et le développement de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus.

Le récit commence en 1871, lorsque l'abbé Dehon, frais émoulu de ses études romaines, rentre dans son diocèse de Soissons et y est nommé

vicaire à Saint-Quentin, là où il allait, six ans plus tard, donner naissance à un ordre religieux. La narration se développe, en 46 chapitres regroupés en cinq parties (regroupement dû au correcteur), jusqu'à la mort, en 1925, du fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur. On va ainsi des « débuts prometteurs mais difficiles d'une jeune congrégation » à « son expansion et rayonnement ». Chacun des 46 chapitres jalonnant cet ensemble a reçu aussi un titre judicieux (qui n'existait pas dans l'original), ce qui facilite la lecture d'une manière très heureuse.

Le texte propose des souvenirs amicaux, avec leur part inévitable de subjectivité, de mémoire idéalisante, et leur style parfois un tantinet hagiographique. C'est précisément ce qui en fait l'intérêt, notamment pour les fils spirituels du P. Dehon, qui ont déjà leur propre vision de celui-ci et de l'histoire de sa congrégation. Ces « mémoires » du deuxième supérieur général nous offrent le témoignage de quelqu'un qui a connu personnellement le Fondateur, de très près même pendant quelques années, et sa congrégation alors qu'elle est encore « adolescente » (elle n'a pas 20 ans). C'est tout le prix de ce témoignage : comment, encore tout près des commencements de l'ordre religieux et au contact de son initiateur, un jeune prêtre du Sacré-Cœur en percevait-il et en expérimentait-il le but et l'esprit, l'esprit des origines ? Un tel témoignage, avec sa légitime subjectivité, est irremplaçable et très précieux pour le travail de discernement et de réinterprétation du sens de l'Ordre fondé en 1877 que doit effectuer chaque nouvelle génération de « Dehoniens ». Ceux-ci, s'ils ne peuvent se passer des souvenirs contemporains des origines de leur tradition spirituelle, ne peuvent non plus ignorer les « biographies » scientifiques des historiens (à titre simplement indicatif, du plus récent au

plus ancien, Van Hai Ngo¹, Neuhold², Tertünte³, Ledure⁴, Manzoni⁵, Dorresteijs⁶...). En effet, les historiens, s'ils prennent en compte les témoignages et souvenirs personnels, y discernent aussi les erreurs factuelles éventuelles (défauts de mémoire), le subjectif légitime ou erroné (le ressenti ou perçu personnel, les explications personnelles) et les réalités objectives, en les resituant en outre dans un contexte plus large et plus complexe, ouvrant la voie à de nouvelles perspectives et interprétations, dont n'étaient pas et ne pouvaient même pas être conscients les acteurs historiques eux-mêmes.

¹ Van Hai NGO, *Léon Dehon. Spiritualité du Cœur du Christ et engagement sociétal*, Steinfort, Éditions SCJ Clairefontaine – Heimat und Mission, 2021.

² David NEUHOLD, *Mission and Church, Money and Nation. Four perspectives on Léon G. Dehon, Founder of the Priests of the Sacred Heart of Jesus*, translation by John van den Hengel, scj, Roma, Centro Studi Dehoniani, coll. « Studia Dehoniana », 65, 2019 ; original title : *Mission und Kirche, Geld und Nation: Vier Perspektiven auf Léon G. Dehon, Gründer der Herz-Jesu-Priester*, Basel/Stuttgart, 2019.

³ Stefan TERTÜNTE, *Léon Dehon und die Christliche Demokratie. Ein katholischer Versuch gesellschaftlicher Erneuerung in Frankreich am Ende des 19. Jahrhunderts*, Freiburg-Basel-Wien, Herder, 2007.

⁴ Yves LEDURE, *Petite vie de Léon Dehon (1843-1925), Fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993 ; Id., *Le Père Léon Dehon (1843-1925). Entre mystique et catholicisme social*, Paris, Éd. du Cerf, 2005 ; Id. (sous la direction de), *Catholicisme social et question juive. Le cas Léon Dehon (1843-1925)*, Paris, Desclée de Brouwer/Lethielleux, 2009.

⁵ Giuseppe MANZONI, *Leone Dehon e il suo messaggio*, Bologna, EDB, 1989.

⁶ Henri DORRESTEIJN, *Vie et personnalité du Père Dehon*, Malines, H. Dessain, 1959 ; traduit du néerlandais : *Leven en persoonlijkheid van Pater Dehon*.

C'est dire combien la publication de ces souvenirs de Mgr Philippe peut être utile, indirectement au moins, tant à l'histoire scientifique du P. Dehon et de son institut religieux qu'à la vie et à la réflexion spirituelle des Prêtres du Sacré-Cœur d'aujourd'hui et de demain, alors que l'on va célébrer bientôt, en 2027-2028, les 150 ans de cette congrégation.

Il faut donc savoir gré au P. Jean-Jacques Flammang, scj, relayé par Mr Thomas Krantz, secrétaire de notre province, d'avoir mené à bien cette entreprise de traduction française de l'original allemand, et au P. Jean Dubray, scj, d'avoir retravaillé et corrigé le français.

Merci à eux et agréable lecture de ce recueil de souvenirs parsemés de délicieuses anecdotes ou réparties !

En ce 20 janvier 2026,
centième anniversaire de l'élection du P. Joseph Laurent Philippe, scj,
comme deuxième supérieur général,

P. Joseph Famerée, scj,
Supérieur provincial
de la Province Europe Francophone (EUF)

Première partie

Les débuts prometteurs mais difficiles d'une jeune congrégation

I

« Une fleur au milieu des épines » : la fondation de la Congrégation de Léon Dehon

„Vepres inter et spinas undique nostro
aevo scatentes, veluti flos pulcher et redolens
germinavit pia Presbyterorum Societas a SS.mo
Corde D.N.J.Chr.“

Decretum laudis Leonis XIII.

Au milieu des épines et des chardons
naissait comme une belle fleur parfumée la
pieuse Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur
de Jésus.

Bref laudatif de Léon XIII

Au milieu des tourmentes de la guerre de 1870 un employé de la cour des contributions en fonction – il sera plus tard Prêtres du Sacré-Cœur – rencontra un jeune prêtre distingué. « Qui est ce prêtre ? » demanda l'employé à une femme qui passait. « Vous ne connaissez pas l'abbé Dehon ? » répondit-elle. « Il est le fils d'un riche propriétaire terrien et vient de revenir de Rome, où il a poursuivi des études. » Quelques semaines plus tard, ce jeune nouveau prêtre reçut de l'évêque de Soissons sa nomination comme vicaire de la ville ouvrière de Saint-Quentin, quelques 40 kms au sud de sa ville natale, la petite ville de La Capelle, chef-lieu de canton, située dans la région la plus fertile de l'Aisne. Ses 35 000 habitants faisaient de Saint-Quentin la ville la plus importante et la plus influente de l'évêché de Soissons. La culture de la betterave sucrière et les champs de blé très fertiles des grands cultivateurs de la région ainsi que les nombreuses industries textiles autour de la ville procuraient richesse et prospérité. Au point de vue religieux et ecclésial, la ville ne comptait qu'une seule paroisse – deux autres étaient en voie de création. Son siège était la grande basilique de style gothique tardif, abritant le tombeau du saint martyr Quintinus (Quentin). Le curé prenait soin de ses fidèles avec l'aide de six vicaires. Les milieux bourgeois se montraient en général fidèles à l'Eglise, et les

familles des patrons industriels étaient toutes catholiques. Lorsque l'abbé Dehon vint à Saint-Quentin dans la maison des vicaires pour y vivre en communauté avec les autres prêtres, la pastorale se limitait avant tout aux milieux aisés qui étaient de foi catholique plus par habitude et tradition familiale que par profonde conviction intérieure. Dans les quartiers ouvriers régnaient la grande pauvreté et l'indifférence religieuse.

Pour le poste qui lui fut attribué, le nouveau vicaire amena outre son nom respecté et influent, jouissant d'une très bonne renommée, des facultés intellectuelles hors du commun et une préparation exceptionnelle pour commencer son activité sacerdotale.

Pour obéir au souhait de son père, le jeune Dehon avait étudié trois ans à Paris le droit civil et reçu le titre de docteur en droit pour devenir avocat à la Cour d'appel. Ces études avaient donné à celui qui se destinait à la prêtrise une solide culture générale et procuré d'importantes relations dans la haute société. Son séjour dans la Ville éternelle faisait de lui un homme complet et, en vue du sacerdoce, un instrument parfait dans la main de Dieu. Les années de 1865 à 1871 furent pour Rome et pour toute l'Eglise une période difficile. C'était la fin des Etats pontificaux, le temps du concile du Vatican, auquel Léon Dehon participa comme sténographe assistant à toutes les sessions officielles et à tous les débats, en compagnie du Luxembourgeois Dr. Hengesbach de Dudelange et d'autres ecclésiastiques. C'était l'heure des grandes luttes intellectuelles et de confrontations passionnelles. Tout cela, l'étudiant le vivait et le méditait en lui-même en vue d'acquérir une expérience de vie peu commune, par de solides études en philosophie, théologie et droit canonique. Celles-ci de même que ses heureuses dispositions naturelles le rendaient capable d'accomplir de grandes choses. A côté de cette formation intellectuelle solide et de grandes compétences professionnelles se développait aussi sa vie intérieure. Fils d'une mère profondément religieuse et d'une authentique piété, soutenu par la grâce de Dieu, de cet aspirant prêtre on peut dire en ces temps de formation : « Il progressait en taille et en sagesse, et en faveur auprès de Dieu et auprès des hommes. » (Lc 2, 52) Deux points dominaient la vie intérieure de l'abbé Dehon : une attirance prononcée pour la vie religieuse et un désir profond et éclairé de perfection, sous la direction d'un saint prêtre, le Père Frey ; celui que

le pape Pie IX appelait simplement « il Santo » (le saint), alors qu'il était le recteur du Séminaire français Santa Chiara à Rome.

« Je ne vois pas encore clair en ce qui concerne votre vocation à la vie religieuse, c'est pourquoi je vous conseille de vous mettre à la disposition de votre évêque et d'attendre. » Suivant le conseil de son directeur spirituel, le prêtre généreux et riche de projets, couronné de trois doctorats, quitte la ville éternelle et devient, comme nous l'avons vu, le plus jeune vicaire à Saint-Quentin, en attendant l'heure de Dieu. Cette heure sonnera, comme nous allons le voir, contre toute attente, à Saint-Quentin même.

En France la guerre perdue de 1870 entraînait de graves changements du point de vue politique et social. Des catholiques bien intentionnés, comme Albert de Mun et La Tour du Pin, un compatriote du vicaire Dehon, se mirent résolument au travail pour ramener les ouvriers dans le sein de l'Eglise. Ils fondèrent pour eux les cercles d'ouvriers. Un de ses premiers et meilleurs collaborateurs devint le nouveau vicaire de la basilique de Saint-Quentin qui trouva dès les débuts de son activité sacerdotale dans l'apostolat des questions sociales le sens de sa vie. C'était une réalité nouvelle pour Saint-Quentin. Afin d'entrer en contact avec les ouvriers et de les guider, il existait une grande maison d'associations – la Maison St Joseph – avec une chapelle et une école libre pour enfants sans moyens, gérée par les Frères des Ecoles chrétiennes. Ce qu'un seul ne pouvait réaliser, beaucoup, pensait-on, le réussiraient en unissant leurs forces. Ainsi se rassemblèrent autour du prêtre zélé et ouvert un groupe de laïcs qui sous sa direction prirent contact avec les ouvriers et les pauvres. On n'oublia pas non plus les patrons qui furent rassemblés dans un cercle gravitant autour des questions et informations sociales. Grâce au nouveau vicaire, Saint-Quentin reçut régulièrement un journal catholique qui contenait beaucoup d'articles signés de sa plume. L'orientation nouvelle de la pastorale dans la ville de Saint-Quentin ne resta pas inaperçue dans le diocèse. On voulait observer et apprendre. C'est ainsi que s'est créé un secrétariat pour les études sociales où les prêtres pouvaient s'informer sur les besoins et les questions modernes. Monsieur l'abbé Dehon était l'âme de cette entreprise. Des travaux de ce secrétariat naquit un Manuel pour les questions sociales, le « Manuel social-chrétien », qui a été jusqu'à la première Guerre le manuel d'étude pour les séminaires.

Plus de 10 000 exemplaires furent vendus. Un journaliste et orateur connu, l'abbé Thellier de Poncheville, disait à celui qui écrit ces lignes, lors d'une rencontre dans une gare du nord de la France où nous parlions du Père Dehon : « Son Manuel nous manque toujours. » Ce fut aussi le temps des échanges réciproques et du travail commun lors de congrès, tant pour le diocèse qu'au-delà des frontières de celui-ci. On ne peut que s'étonner du travail presque surhumain que ce jeune prêtre assumait à côté de la pastorale régulière, et avec quel succès il le maîtrisa. Etant le plus jeune des vicaires, c'était à lui de célébrer quotidiennement les messes tardives pour les mariages ou les enterrements. Quand, plus tard, des jeunes pères se plaignaient de devoir célébrer une messe dominicale tard dans la matinée, il aimait se rappeler ce temps. « C'a été mon pain quotidien. »

Sur tout cela veillait pourtant la Providence divine.

Elle menait de main sûre son serviteur au but désiré. En l'année 1873 arrivèrent quelques religieuses d'Alsace à Saint-Quentin. Avec la permission de l'évêque de Strasbourg, Mgr Kaess, quelques pieuses jeunes filles s'étaient en effet associées en une communauté religieuse, le 21 novembre 1867. Leur supérieure était Oliva Ulrich (1837-1917) qui avait pris le nom de Marie du Cœur de Jésus, et la nouvelle fondation s'était donné comme nom celui des « Servantes du Cœur de Jésus ». Le but de cette association était la dévotion au Sacré-Cœur selon les révélations de sainte Marguerite-Marie. On ne peut ignorer qu'au 19^e siècle la dévotion au Cœur de Jésus avait connu en France, le pays des contradictions, une belle prospérité. De cela témoigne un nombre important de congrégations religieuses et d'associations. C'était surtout les thèmes de réparation et de victime qui étaient prépondérants et déterminants pour le but et pour les efforts de ces fondations. La supérieure des Servantes du Cœur de Jésus était une âme de feu et de caractère viril. Cette femme forte dirigeait sa congrégation, selon sa finalité : l'union au Sauveur par l'adoration quotidienne et par l'activité caritative. A ses côtés se trouvait un jésuite, le Père Jenner, un Alsacien, dont les sœurs avaient fondé le Carmel de Marienthal en Alsace. Il reste sans doute pour toujours impossible de déterminer l'influence de ce religieux sur la rédaction des Constitutions religieuses et des prières de la nouvelle congrégation. Il serait pourtant utile de discerner ce travail de conseiller des Sœurs, pour mieux comprendre

plus tard la fondation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Les religieuses récemment arrivées trouvèrent directement en la personne du vicaire Dehon l'aide spirituelle souhaitée et sans doute aussi un soutien matériel. Il devint leur confesseur et leur donna régulièrement des conférences sur la vie religieuse et la spécificité de la vie des Servantes du Cœur de Jésus. Celui qui profita le plus de tout cela fut sans doute le confesseur et le directeur spirituel lui-même. Ses pensées intérieures et ses désirs de vie religieuse qu'il nourrissait, ainsi que la forme particulière que celle-ci devait revêtir se précisèrent peu à peu et se cristallisèrent autour de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

En l'année 1874 vint à Soissons un nouvel évêque, Mgr Odon Thibaudier, qui était jusque là vicaire général à Lyon. On lui reconnaissait une grande formation intellectuelle, surtout dans le domaine de la philosophie. Parlant des besoins de son nouveau diocèse, ce prélat reconnut la nécessité urgente d'une école moyenne libre à Saint-Quentin, la plus importante ville de son diocèse. Les talents et les activités exténuantes de Léon Dehon ne purent pas échapper à son attention. Celui-ci avait d'ailleurs informé son évêque de ses projets. Sans les refuser, l'évêque les envisagea en lien avec la fondation d'un collège. Entretemps fut adressée au jeune vicaire de la basilique l'invitation honorable à devenir professeur à l'Université catholique de Lille, récemment fondée. Le vicaire Dehon refusa cette offre.

A cause de la nomination d'un nouveau curé à la basilique, un changement important s'opéra dans la vie du futur fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Mgr Mathieu, jusqu'alors premier vicaire, devint curé et archiprêtre de Saint-Quentin, et l'abbé Dehon reprit la fonction de premier vicaire. En témoignage de reconnaissance pour ses services, alors qu'il n'avait que trente-trois ans, l'évêque lui conféra le titre de chanoine honoraire de la cathédrale de Soissons.

Si nous examinons les années de sacerdoce extrêmement riches du chanoine Dehon, nous remarquons combien le but final se rapproche certes avec lenteur, mais de façon déterminante. Le pieux prêtre qu'il est veut devenir religieux, mais des obstacles, aussi élevés que des tours, se dressent devant lui et semblent rendre irréalisable son vœu le plus profond. Que de choses ont été réalisées à Saint-Quentin pour le bien de l'Eglise, et tout cela fut l'œuvre d'un seul homme ! S'il venait à disparaître, ce serait la ruine, une grande perte pour la vie ecclésiale,

une grande joie pour les ennemis de la foi. La seule solution possible s'impose : le chanoine Dehon doit absolument rester, et ce qui semblait l'éloigner de sa vocation religieuse l'approche visiblement de ce but. C'est à Saint-Quentin qu'il devient religieux et, dans le plan de Dieu, le père d'une future famille religieuse.

Les personnes, qui devaient soutenir le fondateur dans ses grands plans, sont désormais en place. Ce sont l'évêque Thibaudier, l'archiprêtre Mathieu et la Supérieure générale des Servantes du Cœur de Jésus. Son directeur spirituel, expérimenté dans la direction des âmes, le Père Freyd, doit malheureusement lui manquer, il a été rappelé à la vie éternelle. Un jésuite de Reims, le Père Modeste, décédé en 1891, auteur d'un livre sur le Cœur immaculé de Marie, venait souvent à la maison-mère soit pour y prêcher des retraites ou donner des conférences, soit pour introduire les Sœurs dans l'esprit de la dévotion au Cœur de Jésus et les initier à la vie religieuse. C'est à lui que le chanoine Dehon confia son âme et présenta ses plans. C'est de lui qu'il entendra l'heure venue la parole décisive : « Marchez ! »

La fondation d'un collège pour des études secondaires constituait certainement un risque sérieux. Fortifié par la volonté et la bénédiction de son évêque, confiant en Dieu- et cette confiance était nécessaire - le fondateur entreprit courageusement son œuvre. En ce qui concerne l'aspect matériel, il confessa plus tard : « J'avais 200 francs dans la poche. » Au centre de la ville se trouvait un pensionnat pour élèves dont voulait se débarrasser le propriétaire. Le vicaire Dehon saisit l'occasion. Ce fut le commencement de l'Institution St Jean, qui devait relever Saint-Quentin culturellement et spirituellement. Tout naturellement, quelques Sœurs de la congrégation des Servantes du Cœur de Jésus vinrent faire le ménage au collège, ce qui représenta un grand soulagement pour le Fondateur et pour l'avenir de la maison.

II

De l'intuition spirituelle à l'institution : la genèse des Prêtres du Sacré-Cœur

Le corps enseignant était constitué, en partie, de plusieurs ecclésiastiques, qui avaient été libérés, consécutivement à la suppression d'une petite école moyenne de la ville voisine de Laon, siège de l'administration du département de l'Aisne. Parmi eux, se trouvaient des hommes de bonne réputation qui garantirent le succès du nouveau collège durant presque cinquante ans. Aussi, comme supérieur de cette institution, le Père Dehon ne se renia pas lui-même. Son attitude sociale lui fit voir dans la fondation de St Jean un moyen nouveau de permettre à des garçons doués, issus de milieux pauvres, l'accès à une formation supérieure. Pourtant, au dehors et par-delà ce noble but, il envisageait lointainement la possibilité d'éveiller et de favoriser des vocations sacerdotales. Généreusement il ouvrit les portes de sa maison à ces jeunes et ne fit aucun cas des frais de scolarité et de pension.

Le Collège St Jean devait devenir, selon la conception de l'évêque diocésain et aussi dans l'intention de Dieu, le berceau de la nouvelle communauté religieuse. L'un déterminait l'autre. La communauté religieuse trouvait au Collège St Jean un terrain solide, et le corps enseignant ainsi que le personnel de service pour le Collège bénéficiaient d'une relève auprès les membres de la Congrégation. L'évolution ultérieure devait donner raison à l'évêque.

Ce que le Supérieur Dehon désirait vraiment créer, ce n'était pas une simple association de prêtres, mais bien une véritable famille religieuse. Pendant les dernières années de ses études secondaires, il avait senti en lui l'attrait pour la vie religieuse. A Rome, son directeur spirituel y discerna l'appel de la grâce, sans pourtant proposer un chemin précis. Une visite à Nîmes dans le sud de la France pendant les vacances ne donna pas de résultat définitif. L'esprit de feu d'un Père d'Alzon voulait, par la presse et la science, par la connexion de l'idéal monastique avec le monde moderne, regagner au Christ un monde qui avait pris ses distances avec lui. Malgré les propositions et les

promesses insistantes, le jeune séminariste ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

D'un autre côté, ses nombreuses relations à Rome l'avaient rendu attentif à différents essais de fondation dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. A Marseille, vivaient et travaillaient les Fils du Sacré-Cœur du Père Jean d'Arbaumont; à Toulouse les Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus du Père Caussette, ainsi que les Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram près de Lourdes, fondés par saint Michel Garricoïts. Dans le diocèse de Grenoble, tout près de Lyon, s'étaient rassemblés quelques prêtres pour mener une vie de victime selon le Cœur de Jésus. Le supérieur Dehon connaissait ces essais et entretenait une correspondance avec les fondateurs.

L'heure de Dieu approchait. Dans les notes quotidiennes du Père Supérieur on lit une remarque importante et digne d'attention : « Je n'ai jamais entrepris quelque chose sans mon évêque. » Cet esprit catholique foncièrement sacerdotal devait être déterminant pour la fondation à venir d'une communauté religieuse au sein de la sainte Eglise.

La première année scolaire du nouveau collège (1876-1877) se terminait. L'évêque se montra très content des résultats. Rien n'empêchait le projet de s'élargir sérieusement vers celui de la fondation d'une congrégation. Le 16 juillet, pour la fête de Notre Dame du Carmel, fortifié par la bénédiction de son évêque, le Supérieur Dehon se retira à la maison-mère des Servantes du Cœur de Jésus pour rédiger les Constitutions de la nouvelle famille religieuse qu'il envisageait. Dans ses notes quotidiennes il écrit qu'en mémoire de cette retraite la fête du Mont Carmel serait solennellement célébrée chaque année, et l'auteur de ces lignes peut le confirmer du temps de sa jeunesse religieuse.

C'était une grande et difficile entreprise, pour le Père Dehon, de devenir le Fondateur de la nouvelle Congrégation. Il lui fallait une grande confiance en Dieu, car « si Dieu ne bâtit pas la maison, les bâtisseurs travaillent en vain » (Ps 126, 2). Dans l'histoire de l'Eglise, le 19^e siècle sera désigné comme le siècle des fondations religieuses, et il peut, en ce qui concerne cet aspect, figurer à côté des 13^e et 16^e siècles comme étant leur équivalent. C'est seulement vers la fin du siècle, en l'année 1899, que le Saint Siège édicta les « Normae », des normes

exactes qui devraient donner, à l'avenir, loi et forme aux nouvelles congrégations religieuses. Plus tard, ces normes ont été intégrées au droit canonique de l'Eglise. Avec l'aide de ces prescriptions exactes, il est aujourd'hui relativement facile d'élaborer des Constitutions religieuses. Le cadre extérieur est déjà créé. Pour le Père Dehon, par contre, cette grande facilité n'existait pas encore. Ses études juridiques effectuées à Paris lui facilitèrent pourtant la rédaction des statuts. Clarté et précision de l'expression dans une présentation brève et significative portent l'empreinte et sont la marque d'un texte juridique. De plus, dans les cours de droit canonique suivis à Rome, une introduction aux prescriptions concernant les ordres religieux lui avait été dispensée.

Malheureusement la première rédaction des Constitutions a été définitivement perdue, et il est ainsi impossible, sur la base de textes, de suivre l'évolution organique de l'ensemble et donc les ébauches et les amendements des Constitutions religieuses des Prêtres du Sacré-Cœur.

On ne peut nier que la vie des Servantes du Cœur de Jésus fut pour le futur fondateur une source de lumière, le guidant dans cette entreprise difficile. Mais il serait faux d'affirmer que la congrégation de prêtres ne constituerait qu'une adaptation des Constitutions des Sœurs.

Deux piliers soutiennent tout l'édifice. Et tout d'abord la dévotion au Sacré-Cœur, selon l'esprit de sainte Marguerite-Marie, qui se concentre sur une vie victimale d'amour et de réparation. La voie qui y mène est la sainte eucharistie, par l'adoration publique et les exercices que le Sauveur lui-même avait exigés de sa servante. Le second pilier est essentiel, à savoir l'intention de fonder une congrégation sacerdotale. Cette idée est clairement énoncée dans cette formule : Les prêtres doivent travailler. Le rôle des Sœurs en revanche consistera à soutenir les prêtres par la prière, l'adoration et le sacrifice : « Les prêtres se dévouent et travaillent, les Sœurs s'immolent. » Ainsi les deux se complètent harmonieusement, et l'apostolat s'appuie sur le fondement surnaturel de la grâce par la prière d'oblation continuelle.

L'idée de l'apostolat préoccupera toujours le Fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, et il a lutté, sa vie durant, dans ce sens, contre des courants contraires.

La direction des Servantes du Cœur de Jésus fut, dès les débuts, mise entre les mains des jésuites et le Père Dehon avait lui-même choisi comme conseiller un membre de cet Ordre – le Père Modeste. Il n'est pourtant pas indiqué de croire que le modèle est la Règle des Jésuites. L'« *Annuario Pontificio* » de 1952 a caractérisé le but de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de façon belle et claire, quoique brève : Pratique de la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus dans l'esprit de réparation et de victime, liée à l'apostolat, surtout dans les missions et dans le domaine social.

Fin Juillet, l'ébauche des Constitutions prenait forme. Pour la fête de saint Ignace, le 31 juillet, le Père Dehon se consacra entièrement au Cœur de Jésus et prit le nom de Père Jean du Cœur de Jésus. En même temps les Servantes du Cœur de Jésus commencèrent leur fonction de soutien des prêtres par la prière, en récitant le grand bréviaire, auquel le P. Dehon les avait initiées.

C'était la naissance des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Le 31 juillet 1927, le Cardinal-vicaire Basilio Pompili érigea en paroisse l'église souterraine terminée du Cristo Re - la crypte -, véritable temple votif qui devait être construit en l'honneur du Cœur de Jésus. Dans son allocution de remerciement à Son Eminence, le Supérieur général d'alors accentua la relation entre cet événement important de l'érection d'une nouvelle paroisse dans la Ville éternelle et le cinquantième anniversaire de fondation des Prêtres du Cœur de Jésus.

Tous ceux qui étaient présents et qui ignoraient cette coïncidence, furent agréablement surpris. Un long chemin sépare les deux, un chemin de véritable sacrifice. Mais les deux, la congrégation et la paroisse, avaient mûri et grandi dans un grand cœur, un cœur d'apôtre, et le Sauveur dans son amour avait couronné l'œuvre de son serviteur, par le représentant du Saint Père dans la Ville éternelle accueilli, tel un présent précieux pour le cinquantième jubilé.